

FATAL

D'APRÈS HENRY VI (1^È, 2^È, 3^È PARTIES)

DE WILLIAM SHAKESPEARE



OMNIBUS *LE CORPS DU THÉÂTRE*

PRÉSENTE

FATAL

D'APRÈS *HENRY VI* (1^E, 2^E, 3^E PARTIES)

DE WILLIAM SHAKESPEARE

DU 16 AVRIL AU 11 MAI 2013

UNE MISE EN SCÈNE DE

Jean Asselin



AVEC



Paul
Ahmarani



Pascal
Contamine



Marie
Lefebvre



Sylvie
Moreau



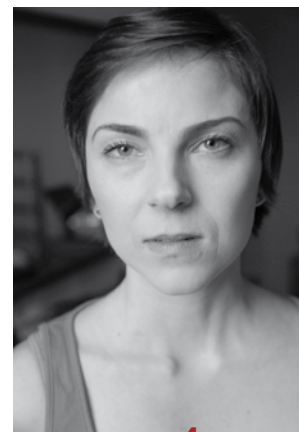
Bryan
Morneau



Gaëtan
Nadeau



Maxime
René de Cotret



Anne
Sabourin

William Shakespeare



William Shakespeare, né probablement le 23 avril 1564 à Stratford-upon-Avon et mort le 23 avril 1616 dans la même ville, est considéré comme l'un des plus grands poètes, dramaturges et écrivains de la culture anglaise. Il est réputé pour sa maîtrise des formes poétiques et littéraires, ainsi que pour sa capacité à représenter les aspects de la nature humaine.

Figure éminente de la culture occidentale, Shakespeare continue d'influencer les artistes d'aujourd'hui. Ses textes sont traduits dans un grand nombre de langues et ses pièces sont régulièrement jouées partout dans le monde. Shakespeare est l'un des rares dramaturges à avoir exploré aussi bien la comédie que la tragédie.

Shakespeare écrit trente-sept œuvres dramatiques entre les années 1580 et 1613. Mais la chronologie exacte de ses pièces est encore sujette à discussion. Cependant, le volume de ses créations n'apparaît pas comme exceptionnel en regard des critères de l'époque.

On mesure l'influence de Shakespeare sur la culture anglo-saxonne en observant les nombreuses références qui lui sont faites, que ce soit à travers des citations, des titres d'œuvres ou les innombrables adaptations de ses œuvres. L'anglais est d'ailleurs souvent surnommé la langue de Shakespeare tant cet auteur a marqué la langue de son pays en inventant de nombreux termes et expressions. Certaines citations d'ailleurs sont passées telles quelles dans le langage courant.

Source: Wikipédia

Sommaire

FATAL, LA PIÈCE	PAGE 5
LE COURANT LITTÉRAIRE	
LES THÈMES ABORDÉS	
LA COMPAGNIE DE PRODUCTION VS SHAKESPEARE	
ADAPTATION ET TRADUCTION.....	PAGE 6
À L'ATTENTION DES PROFESSEURS OU ANIMATEURS QUI CONVIERONT LEURS ÉLÈVES À NOTRE SPECTACLE.....	PAGE 7
BIOGRAPHIES DU METTEUR EN SCÈNE ET DES INTERPRÈTES	PAGE 9
INFORMATIONS GROUPES SCOLAIRES.....	PAGE 13

FATAL, la pièce

Courant littéraire

Dans ce qui est communément appelé le Canon (quelques 37 pièces : comédies, tragédies et histoires), l'ensemble des trois parties d'**Henry VI**, les toutes premières pièces écrites par le jeune dramaturge, fait partie de la catégorie des drames historiques, les *Hystories*. Shakespeare (1564-1616) crée l'essentiel de son œuvre durant le règne d'Élisabeth I^{ère} (1558-1603) dont le goût et la protection contrebalancent l'hostilité des puritains et du gouvernement de Londres aux représentations publiques. La réputation de notre auteur avait gagné toute l'Europe. Il représente toujours et à juste titre, la forme la plus élevée de la littérature anglaise.

Thèmes abordés: l'époque ainsi que le contexte social, historique et politique

Le frère qui répand aveuglément le sang du frère, le fils qui massacre impétueusement son propre père. Les luttes des maisons de Lancastre et d'York sont une cicatrice à l'Angleterre. - W. Shakespeare

De 1455 à 1485, les trente années d'événements dramatiques et parfois sanglants de la guerre des deux roses ont inspiré certaines des meilleures intrigues du grand Will. Les prémises en remontent à 1377 avec l'accession de Richard II au trône d'Angleterre pour aboutir, en 1485, à la mort de l'énigmatique Richard III sur le champ de bataille de Bosworth.

Henry IV usurpe le trône pour y faire prévaloir la rose rouge de sa famille, les Lancastre. Le pouvoir sera reconquis dans un bain de sang par le Yorkiste Edward IV qui y ramène la rose blanche de son clan. Entre les révoltes populaires d'un Jack Cade et la perte des conquêtes françaises d'Henry V, le destin du pauvre **Henry VI**, régenté par tout un chacun, moitié mystique et moitié fou, sera scellé par son assassinat en prison. Le Barde s'y approprie même le personnage mythique de Jeanne d'Arc avec un éclairage bien différent sur cette foutue Pucelle.

Omnibus *le corps du théâtre* et Shakespeare

Dans l'abondante théâtregraphie d'Omnibus et au même titre que les Ramon Maria del Valle Inclan (*Les comédies barbares* - 1993), Fernando de Rojas (*Célestine...* - 1990), Adam de la Halle (*Li jus de Robin et Marion* - 1986), notre **Henry VI** fait partie de ces raretés classiques jamais produites par les théâtres dits *de répertoire*. Garantie d'imputabilité, notre metteur en scène traduit les trois pièces.

Dans cette dernière décennie du XVI^e, la représentation intégrale d'**Henry VI** - quelques 7500 « lignes » très majoritairement rythmées par le vers iambique de dix syllabes, mais sans interruptions ou effets de mise en scène - devait durer environ sept heures trente. Les rares productions contemporaines - souvent émondées - durent douze heures. L'adaptation d'Omnibus *le corps du théâtre* sera de deux petites heures. Place à l'action! Non pas qu'il faille douter des paroles, surtout pas celles-là, mais cette production postule l'antériorité des actes sur les mots qui les explicitent. Après son fameux **Cycle des rois** en 1988, la troupe met les trois pièces de Shakespeare à l'épreuve de l'urgence d'agir, de faire et de dire.

Dans le temps, les acteurs n'avaient en main que leurs propres répliques avec le seul dernier vers du protagoniste (*cue line*). Ils avaient intérêt à s'écouter. Aussi, ils ne répétaient que trois jours. Les auteurs, quant à eux, ne touchaient pas de droits. Notre adaptateur-traducteur, Jean Asselin, aime manifestement Shakespeare dont il a mis en scène quatorze pièces; une des plus récentes : ***L'histoire lamentable de TITUS*** (2006) donnait à voir et entendre les 2553 vers dans leur intégralité. Il avait monté ses trois premiers en 1986 avec une troupe de jeunes acteurs de l'UQAM. C'était ***Henry VI*** (1^e, 2^e et 3^e parties). On remet ça, vingt-sept ans plus tard, avec certains des interprètes de l'époque, dont Sylvie Moreau qui a atteint, voire dépassé, l'âge et la maturité des quelques cent dix-sept personnages de l'œuvre épique.

Les temps changent. Demeure l'hommerie; sujet de prédilection.

Adaptation-traduction

Depuis sa mort, les adaptations ponctuelles de Shakespeare, au goût du jour, furent souvent désinvoltées au point de transformer une fin tragique en un *happy end*. Le sacrifice qu'Omnibus fait des trois quarts du texte est essentiellement déterminé par le goût de raconter cette histoire, une chronique passionnante qui a l'air de dire : *plus ça change, plus c'est pareil*. Au-delà de l'intérêt quasi didactique des trois pièces, le génie de l'auteur à révéler la nature humaine avec intensité et finesse aurait tout aussi bien pu s'appliquer aux arcanes de nos politiques et aux vilénies de nos arrivistes de tous bords.

Le spectateur curieux pourra abondamment documenter le contexte social et historique de notre spectacle, notamment la guerre de cent ans avec la France, la geste héroïque de Talbot et d'une Jeanne d'Arc démystifiée, ainsi que la révolte populaire menée par Jack Cade, épisodes auxquels nous avons dû renoncer.

Traduction-trahison? L'***Henry VI*** d'Omnibus se permet des licences que ne désavouerait pas l'auteur, lequel recourait aux anachronismes et au télescopage temporel des événements historiques dans la durée de la représentation. Ainsi nous situons la saga dans un Québec des années cinquante dont la langue gardait encore de forts accents vernaculaires. Certains accents uniquement, car le statut des personnages pourra ponctuellement les faire recourir à un vocabulaire plus châtié. Nous avons cherché par ce syncrétisme stylistique à créer un effet de distance propice à un jugement ou un regard désengagé sur les enjeux de l'œuvre.

A l'attention des professeurs ou animateurs qui convieront leurs élèves à notre spectacle

Jean Asselin, metteur en scène

Pour avoir fréquenté la bibliothèque de Stratford où je dirigeais un exercice sur la pièce *Measure for measure*, je puis témoigner de ce qu'aucune œuvre littéraire ne fut aussi abondamment analysée, critiquée et commentée que celle de Shakespeare : des milliers de personnages, glossaires, lexiques, exégèses et études philologiques des diverses éditions en font un matériau artistique d'une richesse insondable.

Les jeunes personnes que vous convierez à notre spectacle trouveront sur leur ordinateur via le site Wikipédia une manne de renseignements bien suffisante à étancher la curiosité d'un néophyte. **Toutefois ceci ne remplacera jamais l'identification aux protagonistes via les interprètes et l'expérience cathartique de la représentation théâtrale.** Le rendez-vous d'un soir avec une dizaine d'acteurs suscitera peut-être un intérêt pour certains aspects qui demandent une étude plus approfondie.

Mise à part mon exposition continuelle à Shakespeare et son théâtre depuis plus de vingt-cinq ans, m'ont guidé dans la préparation de ce spectacle - adaptation, traduction et mise en scène :

A- les sources mêmes de l'auteur, parfois antérieures de deux siècles à l'écriture des trois pièces, à savoir les comptes-rendus contemporains des événements historiques par des chroniqueurs dont l'objectivité pouvait varier au gré de l'employeur. Ainsi les écrits de chroniqueurs Français, Écossais, Flamands ou Italiens nous livrent parfois une perspective étrangère moins subjective.

B- les articles et commentaires érudits qui explorent le contexte social et économique autant que littéraire et artistique de l'époque. La vie continuait en dépit de carnages ponctuels. Voir *The chronicles of The Wars of the Roses* (Penguin Books Canada 1988).

C- les notes et notices de la récente édition de la Bibliothèque de La Pléiade (Gallimard 2008) sous la direction de Jean-Michel Déprats et Gisèle Venet.

La critique analytique du spectacle **FATAL** à la lumière du texte de Shakespeare demeure le travail le plus intéressant que puisse faire un étudiant. Plus spécifiquement, pourraient donner lieu à des travaux scolaires :

- partant de Jean sans terre, recenser les noms, dates de naissance, de règne et de mort, des quatorze rois précédant Élisabeth I^{ère} (1533-1603), reine de 1547 à 1603 - les associer à chacun des dix drames historiques de Shakespeare (certains n'y sont que mentionnés alors qu'un règne unique peut couvrir plusieurs pièces);
- repérer les principaux protagonistes de la guerre des deux roses dans le tableau généalogique des rois d'Angleterre;

- à partir de la scène emblématique dans le jardin du Temple et celle du vieux Mortimer croupissant dans sa prison, formuler les arguments respectifs d'un Yorkiste et d'un Lancastrien en faveur de l'accession au pouvoir de son clan;
- noter au fil de la représentation une dizaine de mots rares, inusités ou dont on ne connaît pas le sens afin de les élucider ultérieurement à l'aide du dictionnaire. L'exercice suppose une écoute attentive;
- suivre le parcours psychologique d'un personnage choisi parmi les principaux protagonistes;
- de l'histoire véritable à l'histoire en scène, Shakespeare télescope les événements, use d'anachronisme. Commenter ces procédés littéraires, leur efficacité sur le plan dramatique;
- à quelle fin dramatique Shakespeare intègre-t-il la guerre de Cent ans de l'Angleterre avec la France dans le cadre de la guerre fratricide des deux roses entre des factions rivales.

Les notices de Line Cottagnies dans La Pléiade constituent un terrain de jeu fertile et relativement simple pour qui souhaiterait analyser les enjeux politiques et moraux induits par la tétralogie qui se complète avec le célèbre Richard III.



Henry VI

Metteur en scène et interprètes



Jean
Asselin

Source: *Dictionnaire des artistes du théâtre québécois, cahier de théâtre Jeu sous la direction de Michel Vaïs, ed. Québec Amérique, 2008*

Présent sur la scène théâtrale depuis 40 ans, il partage son temps entre le jeu, la pédagogie, la mise en scène et l'écriture dramatique, notamment au sein des entreprises artistiques qu'il a cofondées: Omnibus (1970) et l'École de Mime de Montréal (1977), dont il est le directeur artistique, de même que le théâtre Espace Libre (1981).

Ses années de formation l'ont amené, de 1964 à 1977, de Montréal à Londres, en passant par Prague et Paris, où il a fait l'apprentissage du jeu, de la danse et du mime. Son assistantat auprès d'Étienne Decroux l'a immergé dans une approche ultracorporelle de l'art dramatique qui a radicalement déterminé ses choix artistiques. Sa réflexion sur le corps prend une forme éditoriale avec les textes (inédits) la Grammaire du mime corporel (1978) et Manifeste pour un corps raisonnable contre le style sincère (1988). Son travail corporel et didactique ouvre la dramaturgie du mime actuel à un vaste champ d'expérimentation. En témoignent ses quelques 50 mises en scène au sein des institutions d'enseignement et des compagnies théâtrales les plus réputées du Québec et du Canada, de même que les rôles variés qu'il y a défendu.

En 2010, Jean Asselin est invité par le Repercussion Theatre à signer la mise en scène de *Romeo and Juliet* de William Shakespeare, en 2012 il signe la maîtrise d'oeuvre conjointe de *Jabbarnack!* (Espace Libre) avec son bon ami Réal Bossé.

Diplômé du Conservatoire d'Art Dramatique de Montréal en 1993, il est un acteur polyvalent aux multiples facettes. Les cinéphiles québécois ont découvert son talent dans les films *La moitié gauche du frigo* de Philippe Falardeau (Jutra 2001 de la meilleure interprétation masculine), *Comment ma mère accoucha de moi durant sa ménopause* (2002) et *La vie avec mon père* (2004) deux films de Sébastien Rose. Il a également joué dans *Congorama* de Philippe Falardeau (Jutra 2007 de la meilleure interprétation masculine), ainsi que *Mars et Avril* de Martin Villeneuve (2009). À la télévision, il a été de la distribution des séries *Bunker*, *Le cirque*, *La job*, *Toute la vérité* et *Trauma*. Au théâtre, il a joué dans *La tempête* de William Shakespeare, m.e.s. de Denise Guilbault, Victor Pilon et Michel Lemieux (TNM, 2005), il a aussi incarné des rôles marquants dans le solo *Exécuteur 14* d'Adel Hakim, m.e.s. de Peter Bataklijev (Usine C, 2010), *L'enclos de l'éléphant* (Espace Libre, 2011, 2012 et repris en 2013), *Cantate de guerre* (Théâtre d'Aujourd'hui, 2011) et dans *La noce de Bertolt Brecht*, m.e.s. de Gregory Hlady (Prospero, 2011 et 2012) ainsi que *La danse de mort* du même metteur en scène (Prospero, 2012).



Paul
Ahmarani



Pascal
Contamine

Pascal Contamine partage son temps entre la mise en scène, l'interprétation, l'écriture et l'enseignement. Fondateur et directeur artistique du CIRAAM, il a notamment écrit six textes dont il a aussi assuré la mise en scène: **Ze Bouddha's Show** (Quat'Sous, 2003), **Dossier Prométhée** (Espace Libre, 2005), **Pharmak(h)aos** (Espace Libre, 2011)... Il a aussi mis en scène **L'histoire des ours panda raconté par un saxophoniste qui a une petite amie à Francfort** de Matéi Visniec (Atelier public Usine C, 2003 et L Corridor, 2005), ainsi qu'une adaptation du roman **Gros-Câlin** de Romain Gary (Main Line, 2009 et Maisons de la culture, 2011). Il a également été dirigé par plusieurs artistes de renom, dont: Wajdi Mouawad, René-Richard Cyr, Brigitte Haentjens, Éric Jean pour le théâtre; Manon Briand, Alain Chartrand, Robert Ménard, Podz, Alain Desrochers pour le cinéma et la télévision et Estelle Clareton, Emmanuel Jouthe, pour ne nommer que ceux là, en danse. Il a enseigné aux Collèges Bois-de-Boulogne et Jean-de-Brébeuf ainsi qu'à l'UQAM.

Pascal en est à sa troisième participation au sein d'Omnibus. Il était un des trois maîtres d'oeuvre du spectacle **Rêves, Chimères et Mascarades** (Espace Libre, 2009-2010). Il a été conseiller dramaturgique et interprète de **...sous silence** dirigé par Hugues Hollenstein (Espace Libre, 2011).

Diplômée du Conservatoire d'Art Dramatique de Montréal en interprétation, Marie Lefebvre poursuit sa formation à l'École de Mime de Montréal dès 1994. Depuis 5 ans, elle transmet l'art du mime aux étudiants de cette même école.

Elle a joué dans plus d'une dizaine de productions de la compagnie Omnibus, mentionnons entre autres : **Le précepteur** de Michael Mackenzie (joué deux fois en 1994 à Espace Libre, en tournée Montréal-Québec en 1995 et en tournée québécoise en 1998), **Beautés divines** de Jean Asselin (Espace Libre, 2000) **Le Silence**, maîtrise d'oeuvre de Jean Asselin (Espace Libre, 2003), **Jabbarnack!**, maîtrise d'oeuvre de Jean Asselin et Réal Bossé (Espace Libre, 2012) ainsi que **La couleur du gris**, une maîtrise d'oeuvre d'Anne Sabourin en collaboration avec Christian LeBlanc (Espace Libre, 2012).

Nous l'avons également vu au petit écran dans **Trauma**, **Les soeurs Elliot**, **Histoire de famille** et **Bouscotte**. Elle a participé à plusieurs courts métrages dont **Baiser d'enfant** et **Bluff** où elle tenait le rôle principal.



Marie
Lefebvre



Sylvie
Moreau

Sylvie a étudié le mime à l'École de Mime de Montréal de 1987 à 1992. Elle a participé depuis, à une dizaine de spectacles chez Omnibus dont: **La Célestine là-bas près des tanneries au bord de la rivière** de Fernando de Rojas, traduit et adapté par Michel Garneau, mis en scène par Jean Asselin (Centre National des Arts en 1990 et au théâtre Espace Libre en 1991), **Les comédies barbares** de Ramon del Valle-Inclan, traduit et adapté par Armando Llamas, mis en scène par Jean Asselin (Espace Libre, 1993), **Burlesque** une maîtrise d'oeuvre de Jean Asselin (Espace Libre, 2008) et le plus récent **Jabbarnack!**, une maîtrise d'oeuvre de Jean Asselin et Réal Bossé (Espace Libre, 2012).

Sylvie Moreau était de la distribution de **La charge de l'original épormyable** de Claude Gauvreau (TNM, 2009), **Kiss Bill**, texte et mise en scène de Paula de Vasconcelos (Pigeons International, 2007-2008) et **Antoine et Cléopâtre** de Shakespeare, une mise en scène de Lewis Furey (Théâtre du Nouveau Monde et tournée européenne, 2006).

À la télévision nous l'avons vu récemment dans **30 vies** et **LOL** :-).

Bryan est passé à l'École de Mime en 2005-2006. Il a participé à deux grands succès de la compagnie Omnibus: *L'amour est un opéra muet* d'après le livret *Così fan tutte* de Lorenzo da Ponte, une maîtrise d'oeuvre de Jean Asselin, direction musicale Normand Forget (Espace libre, 2007) et *Burlesque* une maîtrise d'oeuvre de Jean Asselin (Espace Libre, 2008), en plus d'être de la distribution de *Jabbarnack!* une maîtrise d'oeuvre de Jean Asselin et Réal Bossé (Espace Libre, 2012).

Depuis sa sortie de l'École supérieure de théâtre de l'UQÀM, il cumule bon nombre de rôles au théâtre. Nous pensons entre autre à *Mademoiselle Julie* d'August Strindberg une mise en scène de Diane Ouimet (Salle Fred Barry, 2011) *Quand la mer reviendra* d'Esther Beauchemin - Salkar, Menkho et la commère méchante - mise en lecture Philippe Soldevila / Théâtre de la Vieille 17 et Sortie de Secours (CNA), *Over my dead body*, mise en scène de Dave St-Pierre.



Bryan
Mornéau

Depuis 1996, il s'adonne aussi à la mise en scène.

Nous l'avons vu à la télévision dans *Apparences*, *Les rescapés*, *Yamaska* et *Kaboum* pour ne nommer que ceux là.



Gaétan
Nadeau

Gaétan Nadeau est à la fois auteur, comédien, performeur et concepteur de spectacles. Il multiplie les activités de théâtre, de danse et de performance depuis plus de 20 ans, et se produit sur différentes scènes importantes ici et à l'étranger.

Comme comédien, il a collaboré à la création d'un grand nombre de spectacles auprès des metteurs en scène et chorégraphes Dave St-Pierre, Céline Bonnier, Brigitte Haentjens, Jacob Wren, Denis Marleau, Éric Jean, Oleg Kisseliov, Élisabeth Albahaca, Jean-Marie Papapietro, Jacques Brochu et Marie-Stéphane Ledoux.

Il était dernièrement dans *La couleur du gris*, une maîtrise d'oeuvre d'Anne Sabourin en collaboration avec Christian LeBlanc (Espace Libre, 2012) ainsi que dans *Et c'est ainsi qu'Allah est grand!* d'Alexandre Vialatte, mise en scène de Jean-Marie Papapietro (Prospero, 2012).



Maxime
René de Cotret

Maxime René de Cotret est un jeune comédien récemment diplômé de l'École nationale de théâtre du Canada (cuvée 2011). Dès sa sortie, on a pu le voir dans le rôle de Sherrif dans la pièce *Pharmak(HA)os*, un texte et une mise en scène de Pascal Contamine (Espace Libre, 2011).

À l'été 2012, il a joué Pony dans la pièce *Suburbia* à Montréal (École Le Plateau), en plus de jouer à Caraquet où il a incarné Dave Plourde dans la pièce *Dave Plourde est différent*, pièce écrite et mise en scène par Matthieu Girard (École nationale).

Maxime a également fait de l'assistance à la mise en scène aux côtés d'Alice Ronfard, dans la pièce d'Évelyne de la Chenelière *Une vie pour deux* (Espace Go, 2012). En 2011 et en 2012, à l'Espace Go toujours, il a été dirigé par Robert Bellefeuille et Serge Denoncourt, lors de soirées bénéfice rendant hommage à des femmes qui ont marqué la vie artistique au Québec, notamment Alice Ronfard et Louise Marleau. Maxime a également fait différentes lectures publiques, entre autre lors du 40e anniversaire de la littérature à la Grande Bibliothèque de Montréal, lecture dirigée par Alice Ronfard. On le verra prochainement au Canal D dans deux différentes reconstitutions.

Il a fait partie de la distribution du film *L'empire Bo\$\$é inc.* sorti au cinéma en 2011.

Suite à une formation en danse classique et contemporaine à l'École supérieure de danse du Québec, Anne collabore avec Tibor Kovats, Maya Plisetskaya et les Grands Ballets Canadiens. Par la suite, elle entreprend des études en architecture à Paris et à Montréal où elle complète une maîtrise sur la relation entre la conception chorégraphique et architecturale. Son intérêt pour le jeu et l'écriture corporelle l'amène en 2007 à l'École de Mime de Montréal où elle enseigne depuis 2010.

En tant qu'interprète, elle a participé à plusieurs créations d'Omnibus dont *Rêves, chimères et mascarade*, maîtrise d'oeuvre de Réal Bossé, Pascal Contamine et Christian LeBlanc (Espace Libre, 2009-2010), ... *sous silence* maîtrise d'oeuvre d'Hugues Hollenstein (Espace Libre, 2011) et *Jabbarnack !* une maîtrise d'oeuvre de Jean Asselin et Réal Bossé (Espace Libre, 2012).

Nous l'avons vu également au théâtre dans *Médée d'Euripide*, une mise en scène de Caroline Binet (Théâtre

Denise Pelletier, 2011), dans *Pharmak(ha)os* du CIRAAM (Espace Libre, 2011). Elle a récemment assuré la maîtrise d'oeuvre du spectacle *La couleur du gris* (Espace Libre, 2012) avec Christian LeBlanc.

Nous la verrons prochainement dans *Victoria* de Dulcinée Langfelder et cie.



Anne
Sabourin

TARIFS

GROUPE ÉTUDIANTS

* GROUPE DE 10 PERSONNES ET PLUS

BILLET À 20\$

TARIF 30 ANS ET MOINS

BILLET À 25\$ (SUR PLACE)

POUR INFORMATIONS SUPPLÉMENTAIRES ET RÉSERVATION,
CONTACTEZ LAÏMA ABOURAJA AU 514.521.3288 POSTE 2
ACOMMUNICATIONS@ESPACELIBRE.QC.CA

ESPACELIBRE.QC.CA
OMNIBUS.QC.CA



Le Cycle des Rois, en tête

**JEAN
BEAUNOYER**



L'Association québécoise des critiques de théâtre remettait, hier soir, à l'hôtel de ville de Montréal, ses prix de la critique pour la saison 1987-1988. D'excellents choix dans l'ensemble et naturellement quelques divergences d'opinion. Mais si peu.

D'abord le prix A.L. Van Houfte de la meilleure production, accordé au *Cycle des Rois*. Applaudissons à ce choix. De l'imagination, de l'audace et la reconnaissance du travail colossal de *Jean Asselin*, metteur en scène.

La meilleure production pour jeunes publics est celle du théâtre du Carrousel qui présentait *Gil*, cette année. Un autre excellent choix. Une pièce qui dérange moins les enfants que les adultes.

Le prix spécial de l'ACQCT a été accordé au théâtre UBU pour *Oulipo show*. On a remarqué là la rigueur de la mise en scène et l'originalité de la démarche.

Le prix de la meilleure mise en scène a été accordée à *André Brassard* pour *Les Feluettes*. Un bon choix, mais j'aurais préféré *Le songe d'une nuit d'été* de *Robert Lepage*.

Le prix de la meilleure interprétation masculine n'a pas fait l'unanimité. On l'a donc accordé ex-aequo à *René Gagnon* pour son rôle dans *Les Feluettes* et à *Guy Provost* pour

Bonjour là, bonjour. René Gagnon était un choix prévisible mais pas celui de Guy Provost. Totalement d'accord dans les deux cas.

La meilleure interprétation féminine pour la saison 87-88, est celle de *Patricia Nolin* pour son rôle dans *La musica deuxième*. Choix intéressant mais pourquoi avoir oublié *Françoise Faucher* qui n'a pas eu droit à une mise en nomination?

Le meilleur texte créé à la scène, a été sans l'ombre d'un doute celui de *Normand Charette* pour *Fragments d'une lettre d'adieu lus par des géologues*.

Le prix des meilleurs éclairages revient à *Lysianne Desmarais* pour *Fragments d'une lettre d'adieu lus par des géologues*. Ce choix est plus discutable.

Le prix de la meilleure scénographie est accordé à *Yvan Gaudin* pour le *Cycle des rois*. Tout à fait d'accord.

La meilleure réalisation sonore: *Pierre Moreau* pour *Gauvreau*. Indiscutable.

La révélation de l'année: *Sylvie Drapeau*. J'aurais préféré *Jean Boillard* pour son rôle de Richard II dans *Le cycle des rois*.

Le prix du meilleur spectacle étranger présenté au Québec a été accordé à *Mammame* du groupe Émile Dubois de France. À mon avis, le choix le plus irritant; j'aurais choisi *Der Tropische Baum* du Dusseldorf Schauspielhaus.



Jean Asselin

Le Prix du CACUM au « Printemps Shakespeare »

Robert Lévesque

TROIS compagnies de théâtre, qui avaient choisi de mettre Shakespeare à l'affiche en même temps le printemps dernier, mais sans se concerter, ont obtenu, hier, le Grand prix 1988 du Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal (CACUM) pour ce que l'on a appelé « l'événement du printemps Shakespeare ».

La bourse de \$ 15,000, remise par un jury réuni par le CACUM, va donc être séparée, cette année, entre le Théâtre Expérimental des Femmes (qui avait produit *La Tempête* dans une mise en scène d'Alice Ronfard), le groupe Omnibus (qui a créé *Le Cycle des rois* dans une mise en scène de Jean Asselin) et le Théâtre du Nouveau Monde (qui a mis à l'affiche *Songe d'une nuit d'été* dans une mise en scène de Robert Lepage).

Ginette Noiseux, la directrice du Théâtre Expérimental des Femmes, qui loge à l'Espace Go, a fait, en allant chercher sa portion de bourse des mains du président du comité exécutif de la Communauté urbaine, M. Michel Hamelin, un plaidoyer vibrant sur l'importance du théâtre et la valeur inestimable des artistes dans une ville.

Olivier Reichenbach, directeur artistique du TNM, et Jean Asselin, l'animateur du groupe Omnibus, étaient également présents pour recevoir ce grand prix partagé en trois, à l'issue d'un dîner qui réunissait le milieu des affaires et celui de la culture.

Le jury, formé de 22 membres du Conseil des arts et présidé par Jean-Pierre Goyer, a préféré « l'événement Shakespeare » à la rétrospective Paul-Émile Borduas du Musée des beaux-arts de Montréal, et à l'orchestre de chambre *I Musici* de Montréal, les deux autres candidats finalistes au grand prix de la Cacam.

Le « printemps Shakespeare », auquel la presse a fait largement écho, était de ces événements qui, sans être planifiés d'avance, s'imposent d'évidence. C'est que la concordance des affiches shakespeariennes, le printemps dernier, correspondait à un grand retour de faveur, dans le théâtre québécois, pour le plus célèbre des dramaturges de l'histoire du théâtre.

Jamais avait-on vu autant de ferveur pour l'auteur d'*Hamlet*, une ferveur qui ne s'est pas démentie depuis puisque le TNM s'apprête à mettre à l'affiche un *Roméo et Juliette*, alors qu'une jeune troupe (l'Opsis) joue actuellement une ré-écriture libre de



Jean Bollard sur les planches de l'Omnibus dans *Richard II*. PHOTO PIERRE DESJARDINS

cette célébrissime pièce; et André Brassard inaugurera sa dernière saison à Ottawa, à l'automne 89, avec un *Richard III* qui sera également joué au Rideau Vert.

Le Cycle des rois, qu'a créé le groupe Omnibus à Espace libre, comprenait *Richard II*, *Henri IV* et *Henri V*. Le scénographe Yvan Gaudin avait fait merveille en décorant et habillant le tryptique avec des moyens de fortune et des fripes achetées rue Ontario. Ce *Cycle des rois* a d'ailleurs reçu le prix de la critique théâtrale pour la saison 88-89.

Au TNM, *Songe d'une nuit d'été* marquait les débuts sur cette scène du plus en vue des jeunes créateurs du théâtre québécois, Robert Lepage. Cette production avait obtenu, en octobre dernier, plusieurs des prix Gascon-Roux, les prix-maison du TNM.

PRIX DE LA CRITIQUE

Le cycle des rois l'Omnibus l'emporte



LES HONNEURS

PHOTO PIERRE DESJARDINS

Une scène de *Richard II* de Shakespeare, le premier des trois
pièces du cycle d'Omnibus qui s'est mérité les honneurs des Prix
de la critique théâtrale.

Robert Lévesque

LE CYCLE DES ROIS du groupe Omnibus, *Les Feluettes* du Théâtre Petit à Petit, *Bonjour là bonjour* du Théâtre du Nouveau Monde et *Fragments d'une lettre d'adieu lus par des géologues* du Théâtre de Quat'Sous sont les productions théâtrales qui recueillent le plus grand nombre de Prix de la critique que l'Association québécoise des critiques de théâtre (AQCC) remettait, hier soir, dans le hall de l'Hôtel de ville.

C'est le cycle shakespearien comprenant *Richard II*, *Henri IV* et *Henri V*, mis en scène par Jean Asselin pour le groupe Omnibus à Espace libre, qui reçoit le prix le plus important, celui de la meilleure production de l'année, un prix que Robert Lepage avait remporté l'an dernier pour sa *Trilogie des dragons*.

Par ailleurs, Yvan Gaudin, qui a remarquablement décoré et habillé ce cycle d'Omnibus, avec exclusivement des vêtements trouvés chez les fripiers, a reçu le prix de la meilleure scénographie pour ces trois pièces.

Le prix de la meilleure mise en scène va à André Brassard, pour *Les Feluettes*, de Michel-Marc Bouchard. Ce spectacle, co-produit par le Petit à Petit et le Théâtre français du Centre national des arts est actuellement joué au Festival de la francophonie à Limoges.

Un des acteurs des *Feluettes*, René Gagnon, reçoit, ex-aequo avec Guy Provost pour sa performance dans *Bonjour là bonjour* au TNM, le prix du meilleur comédien.

Rappelons que Gagnon, et Yves Jacques, avaient reçu pour ces rôles de prisonniers réjouant les personnages féminins d'un drame qui s'est déroulé à Roberval en 1920, les prix de « meilleures comédiennes de soutien » à la Quinzaine de Québec. Une aberration qui fait rire encore...

En plus du prix de comédien à Guy Provost, la production de *Bonjour là bonjour* de Michel Tremblay que René Richard Cyr a mis en scène au TNM récolte le

prix convoité de « révélation de l'année ». C'est la comédienne Sylvie Drapeau, qui triomphe actuellement au Quat'Sous dans *Elvire Jouvet 40*, qui reçoit ce prix pour sa performance dans la pièce de Tremblay.

Le prix du meilleur texte va à Normand Chaurette, pour *Fragments d'une lettre d'adieu lus par des géologues*, une pièce créée au Quat'Sous la saison dernière. Cette production mérite également à Lysanne Desmarais le prix des meilleurs éclairages. Lysanne Desmarais, dont c'était là les premiers éclairages signés, l'a emporté sur un maître, le Français Patrice Trotlier qui a éclairé la production d'*Otello* mise en scène par Antoine Vitez à l'Opéra de Montréal.

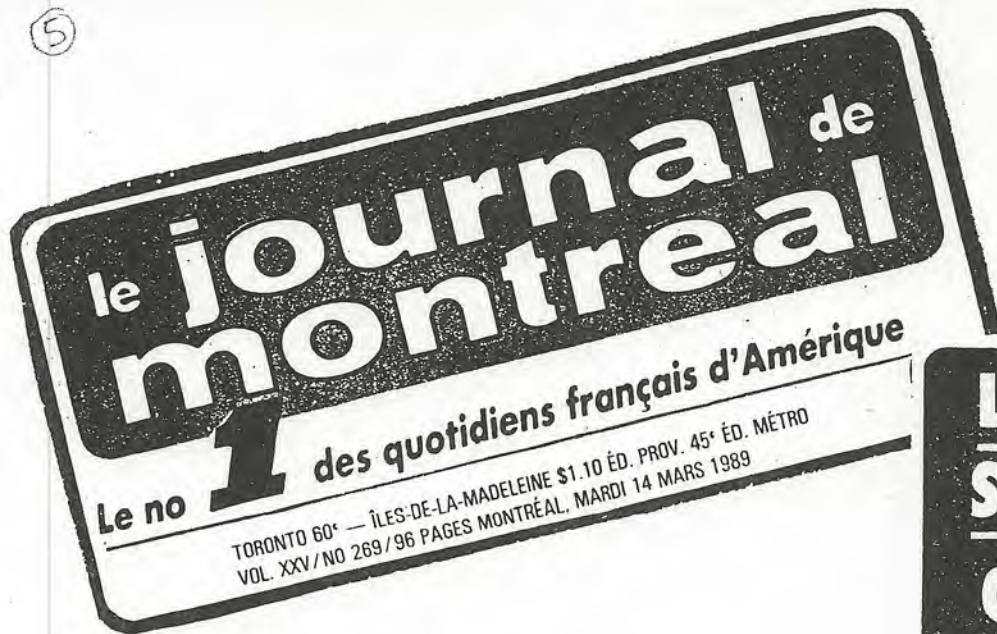
Patricia Nolin, pour *La Musica deuxième* de Marguerite Duras, mise en scène par Daniel Roussel au Café de la place, remporte le prix de la meilleure comédienne pour 1988. Un prix hautement mérité.

Le musicien Pierre Moreau reçoit le prix de la meilleure musique de scène pour *Gauvreau*, un spectacle mis en scène par François Barbeau pour le Théâtre de la Rallonge à la salle Fred-Barry.

L'AQCC remettait aussi un prix pour la meilleure production en théâtre pour enfants, qui est allé au Théâtre du Carrousel pour le spectacle *Gil*, basé sur le roman d'Howard Buten *Quand j'avais cinq ans, je m'ai tué*.

Quant au meilleur spectacle étranger, l'AQCC a préféré le *Mammame* de la compagnie de danse Émile Dubois à la mise en scène de *L'Arbre des tropiques* signée Werner Schroeter vue à la Quinzaine de Québec, et au *Récit de la servante Zerline* mis en scène par Klaus-Michael Grüber, avec Jeanne Moreau, que l'on a pu voir au Festival de Lanaudière.

Enfin, les critiques ont accordé un « prix spécial » au Théâtre Ubu pour son formidable *Oulipo Show*, un quatuor déliant mettant en scène les *Exercices de style* de Raymond Queneau. Le groupe Ubu est présentement en tournée européenne avec *Merz-Opéra* de Kurt Schwitters.



Le «Printemps Shakespeare»:

Grand Prix du Conseil des Arts

Les trois compagnies artistiques qui ont créé l'évènement *Printemps Shakespeare* au printemps 1988, soit le Théâtre expérimental des femmes, Mime Omnibus et le Théâtre du Nouveau Monde, ont remporté, hier, le Grand Prix du Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal.

Paul Villeneuve

Dans le cadre de cette manifestation consacrée au grand dramaturge anglais, les pièces suivantes ont été présentées: *La Tempête* à l'Espace Go, *Le cycle des rois* regroupant Richard II, Henri IV et Henri V à l'Espace libre et *Songe d'une nuit d'été* au Théâtre du Nouveau Monde.

L'évènement a attiré plus de 36 000 spectateurs. L'orchestre de chambre *I Musici de Montréal* et son chef-fondateur Yuli Turovsky ainsi que le Musée des beaux-arts de Montréal pour la rétrospective *Paul-Émile Borduas* étaient également finalistes pour le Grand Prix.

M. Jean-Pierre Goyer, président du Conseil des arts, a dévoilé le choix du jury à l'issue d'un déjeuner qui réunissait plus de 700 personnalités de la communauté artistique et du milieu des affaires.

M. Michel Hamelin, président du comité exécutif de la Communauté urbaine, a par la suite remis à Ginette Noiseux, présidente du Théâtre expérimental des femmes, à Jean Asselin, président de Mime Omnibus, et à Olivier Reichenbach, directeur artistique du Théâtre du Nouveau Monde, une bourse de \$15,000 que se partageront les trois récipiendaires.

Signalant que Montréal, qui doit demeurer la capitale culturelle du Canada, génère 80% de toutes les activités professionnelles du Québec dans le domaine artistique, M. Goyer a ajouté qu'il faut investir massivement à Montréal dans la culture et valoriser pleinement ce que nous sommes.

«Pourquoi attendre que le gouvernement nous dise ce qu'il faut faire au lieu de lui dire ce qu'il doit faire?», a conclu le président du Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal.



Photo Normand PICHETTE

Ginette Noiseux, présidente du Théâtre expérimental des femmes, Jean Asselin, président de Mime Omnibus et Jean-Pierre Goyer, président du Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal, ont échangé quelques instants avant la conférence de presse qui a suivi la remise du Grand Prix.

the Link

Concordia University
Montreal, Quebec

Volume 8, Number 37
Tuesday, April 12, 1988

Cycle Shakesperien

par Elie Castiel

Le "syndrome Shakespeare" s'est abattu dernièrement sur quelques scènes montréalaises. Outre *La Tempête*, revue et corrigée (en prolongation à l'Espace GO) et l'intrigant *Songe d'une nuit d'été* (au TNM), la troupe Omnibus s'est lancé sur un projet de grande envergure: les trois rois d'Angleterre tels que perçus par l'imagination de Shakespeare, traduits dans la langue de Molière par François Victor Hugo, et remaniés sur scène par l'esprit imaginaire de Jean Asselin.

Le cycle triangulaire *Richard II*, *Henri IV* et *Henri V*, tel que conçu par Omnibus (cette fois-ci sous la vigilance de Jean Asselin), s'inscrit dans la tradition "mime" de cette troupe, tradition qui, depuis 1970, ne cesse d'intégrer le travail du jeu corporel et de la parole.

Richard II inaugure le cycle de façon éblouissante. Il fallait croire à la magie des mots et à cette saga sur la lutte pour le pouvoir et pour la vie, contre les abus d'autorité et contre la mort. Des thèmes toujours actuels.

Jean Asselin a su transposer quelques siècles passés au temps présent. Les voix d'antan semblent résonner sur la scène d'Espace libre.

Tel que le veut la tradition du théâtre élizabétain, on a fait construire trois sections de rangées et une galerie. Face aux spectateurs, une scène "pyramidale", et de chaque côté, des panneaux vitrés, brillantes métaphores de l'histoire et du destin qui transforment les êtres habités par leur passion, les élevant ou les rapetissant selon les circonstances.



Jean Boilard dans *Richard II* de W. Shakespeare.

Richard II était un homme faible et frêle, maniéré, romantique peut-être, mais vaniteux et assez superficiel pour ne pas régner sur son royaume. Et Jean Boilard rend le personnage "documentaire", trop vrai parce que tout simplement, il y croit.

La scène d'abdication (*Richard II* laisse sa couronne au futur *Henri IV*) est d'une portée dramatique insoutenable. C'est Daniel Desputeau qui va incarner le prochain monarque. Sur scène, il a les traits d'un chevalier intrépide, viril, sans peur et (semble-t-il) sans reproches. Il est entouré d'une escorte de comédiens totalement intégrés.

Le travail au niveau du son et d'une grande originalité. A noter,

par exemple, le port d'un microphone dans les vêtements du roi, et sa voix prend une nouvelle amplitude; être et âme se mêlent en un perpétuel combat entre la vie et la mort.

On soulignera aussi les bruits et les tons aigus, comme des plaintes d'un chœur issu de la tragédie antique. Et les anachronismes inventifs dans les accessoires et les costumes alimentent cette production de haute qualité.

Les représentations ont toutes lieu à Espace libre (1945, rue Fullum/Métro Frontenac) à 20h00.

Richard II: 27 avril et 4 & 11 mai;
Henry IV: 12 au 16 et 28 avril & 5 et 12 mai; **Henry V**: 19 au 23 et 29 avril & 6 et 13 mai.

Cycle de trois spectacles en une journée (*Richard II*/14h00; *Henry IV*/17h00; *Henry V*/20h00), les 24 et 30 avril et les 1, 7 et 14 mai.

Réservations: 521-4191.



Photo Luc BEISLE

Jean Asselin, fondateur et directeur de Omnibus, avait monté l'an dernier les trois «Henri V» avec ses élèves à l'UQAM. Il rpplique encore avec Shakespeare cette année avec «Richard III», «Henri IV» et «Henri V», présentées à l'«Espace libre», rue Fulum, du 30 mars au 14 mai.

«Richard III», «Henri IV», «Henri V»

Le projet est d'envergure, follement ambitieux: présenter sur une même scène, du même soufflé, trois drames historiques de Shakespeare, «Richard III», «Henri IV» et «Henri V».

Sept heures d'immersion dans des luttes de pouvoir, des conflits de générations, des combats pour la vie, 120 personnages qui défilent sur la scène sous les traits de 13 comédiens qui ont tous les âges, de 20 à 60 ans; 51 spectacles du 30 mars au 14 mai, à l'«Espace libre», y compris six jours où les trois pièces seront présentées d'un bloc.

Une grande et superbe folie!

Pourtant le premier artisan de cette folle initiative, Jean Asselin, fondateur et directeur de la compagnie Omnibus, porte en lui une confiance inébranlable. Il le sait, l'entreprise est audacieuse. Mais tout plaide en sa faveur.

Il se colleaille d'abord avec un texte «riche, admirable et extrêmement passionnant», dit-il, et il travaille avec une généreuse distribution mêlant mines et comédiens. Et puis, il y a la force tranquille de son expérience avec Omnibus conjuguée à la puissante obsession qu'il dit entretenir pour Shakespeare depuis longtemps.

L'an dernier, il a monté les trois «Henri V» au département de théâtre de l'UQAM, avec ses étudiants. Cette plongée dans le texte de Shakespeare lui a permis de songer aux possibilités d'allier le langage de Shakespeare avec celui de la troupe d'Omnibus. Cette dernière, on le sait, fonde son action sur le mime corporel. Depuis sept ou huit ans, elle intègre dit texte à ses créations, rapprochant la voix du corps.

«Ça change un peu le caractère de la troupe, admet-il. Ça rebâtit un nouveau caractère, un autre visage. Shakespeare est peut-être une autre étape que l'on franchit,

mais ce n'est qu'avec le temps qu'on verra comment ça se situe dans l'évolution de la troupe.»

«Je sais par ailleurs qu'on a toujours eu la certitude d'être un acteur, un mime-acteur, poursuit-il. Avec Shakespeare, c'est faire le joint, être comme un théâtre dont les acteurs savent très bien jouer.»

Pas d'intérêt dans le

conventionnel

Il n'était pas question qu'Omnibus livre un Shakespeare conventionnel au public. «Il y a une façon scolaire de les monter mais je me demande quel serait l'intérêt, explique Jean Asselin. Au moment où Shakespeare a écrit ses pièces historiques, certaines scènes pouvaient prendre une grande importance pour son public alors qu'aujourd'hui, on ne voit pas les choses de la même façon.»

«J'ai déjà vu «Henri V» montée par une troupe anglaise, ajoute-t-il. Ça durait cinq heures. Je m'étais ennuyé pour mourir...»

Pour aller droit à l'action, il a sabré dans les traductions de François-Victor Hugo qu'il a choisies «pour leur vertu d'être très claires», précise-t-il. Ça rendait le travail de coupures plus facile.

Pour que l'histoire défile bien devant le spectateur, il a coupé la poésie littéraire, pour garder, dit-il, «toute la poésie dans la façon de jouer. Un de ses soucis était que l'esthétique ne prenne pas le dessus sur l'émotion, que l'on sente constamment l'humanité profonde de ses personnages de Shakespeare. La gestuelle qu'il leur imprime peut ainsi les épurer et les grossir, mais jamais dans un sens dérisoire», insiste-t-il.

La dynamique du travail collectif

Il a monté une distribution hétérogène, composées de gens très formés au mouvement Omnibus, de comédiens associés à la recherche théâtrale comme Robert Gravel et Jean-Pierre Romfard, et de jeunes avec lesquels il a travaillé Shakespeare l'an dernier à l'UQAM.

«Ça crée quelque chose de très dynamique, soutient-il. Habituellement, le metteur en scène est l'élément qui grise tandis qu'ici, c'est comme si le projet avait été pris en charge par tout le monde.»

Il attribue cet état de fait à l'ampleur du projet et, aussi, beaucoup à Shakespeare. «Tout le monde a l'impression de faire quelque chose de grand», affirme-t-il.

Il se dit embêté de voir braqué sur lui, metteur en scène, la lumière des projecteurs des médias pour la promotion de cet événement shakespearien. «On dirait que tout le monde attend que je dise des choses intelligentes sur Shakespeare, que j'explique ma «vision», lance-t-il en riant. Je hais ça!»

«Aujourd'hui, on met beaucoup d'accent sur la «vision» du metteur en scène comme s'il était le seul maître d'œuvre, reprend-il. Moi, au contraire mon rôle est que



**louise
blanchard**

des gens travaillent tellement ensemble que ça se fait tout seul...»

Pauvreté est mère de l'invention

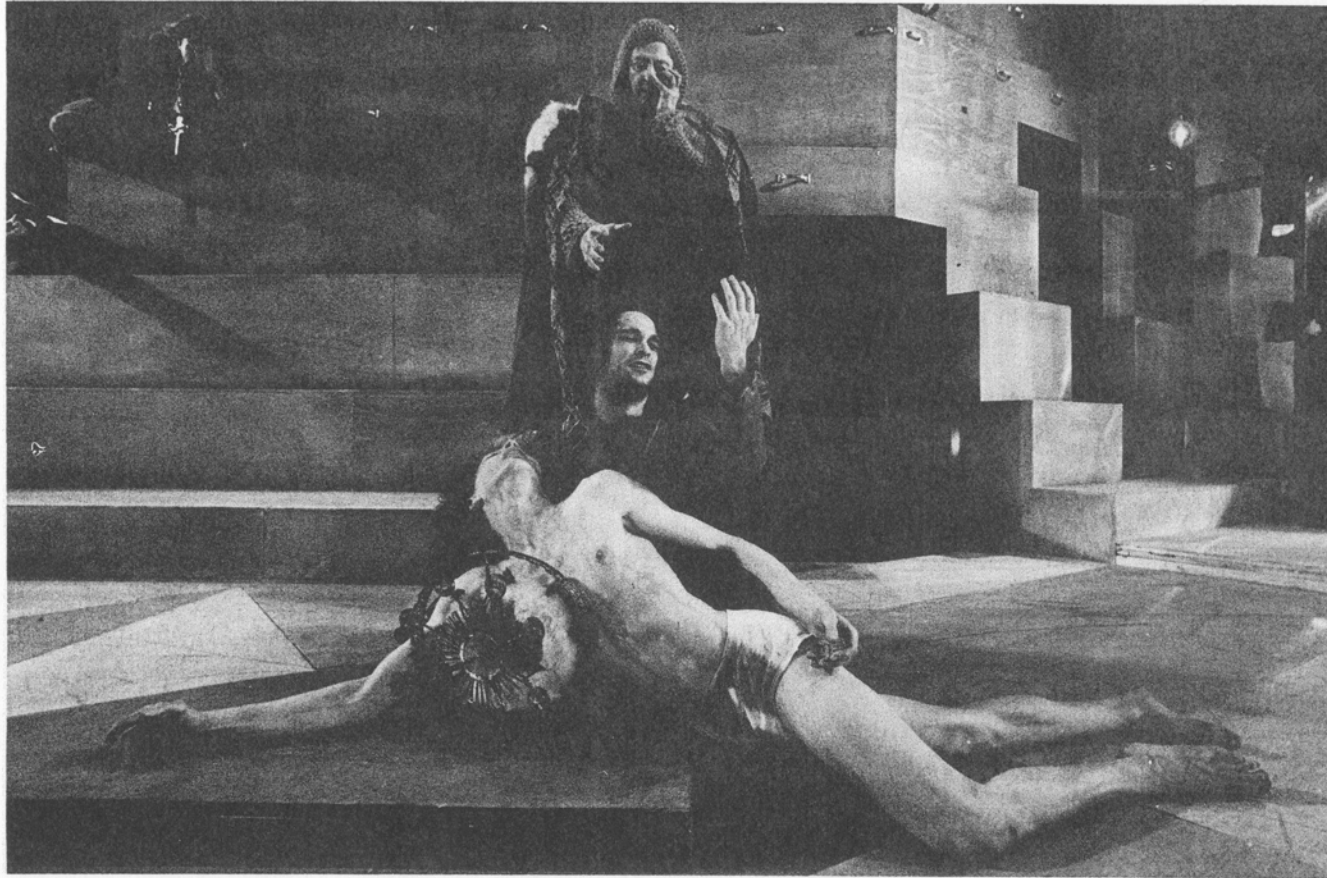
Pour cette saga shakespearienne, il y a peut-être beaucoup de monde qui se côtoie dans un chaleureux travail collectif, mais cela ne rend pas la production plus riche. Un petit budget d'autant plus qu'on a voulu populariser ces spectacles en offrant des billets à un prix bas et unique: \$10.

Mais si rien n'est sophistiqué, tout est magnifiquement ingénieux. Pour livrer 120 costumes et organiser une scénographie suggestive, Yvan Gaudin a eumé les magasins d'antiques, les surplus de l'armée, les bazars.

«Dans «Henri V», le personnage du choeur — celui qui jouait Shakespeare lui-même d'ailleurs — vient dire au public: «Pensez, imaginez», rappelle Jean Asselin, et c'est ça le théâtre!»

Jean Asselin ne soupire pas de regrets devant cette pauvreté de moyens. «Ça t'oblige à investir encore plus de toi-même dans ton projet, ça provoque la création, dit-il. Ça te force encore plus à croire dans ton métier... un maudit beau métier quoi qu'on en dise quand on a le trac à la veille d'un spectacle comme celui-là!»

LA SUPERBE FOLIE DE JEAN ASSELIN



La dialectique du pouvoir dans sa jouissance

Les Shakespeare de Jean Asselin

SHAKESPEARE et le second cycle des rois (*Richard II, Henry IV, Henry V*). La compagnie Omnibus: mise en scène, Jean Asselin. Conception visuelle, Yvan Gaudin. Mise en son, Bernard Bonnier. Direction de production et conception d'éclairage, Jean-Charles Martel. Régie, Hélène Gaudin. Les interprètes, par ordre alphabétique: Francine Aepin, Jean Boilard, Réal Bosé, Nathalie Claude, Daniel Desputeau, Robert Gravel, Jacques Le Blanc, Denis Lefebvre, Sylvie Moreau, Julien Poulin, Jean-Pierre Ronfard, Guy Trifiro, François Trudel, Blass Villalpando. Présentée à l'Espace Libre du 30 mars au 14 avril 1988. Reprise du 14 septembre au 2 octobre.

Shakespeare aurait-il écrit des vaudevilles? Derrière la tragédie, le masque de la bouffonnerie ne cache-t-il pas une pensée ésotérique – celle qui ferait voir le pouvoir et le monde comme un voile de funeste illusion? Ses pièces historiques, ambrées du sang des cours et de la fumée des flambeaux, ne glissent-elles pas dans un grotesque de beuveries pour mieux mettre en relief le dérisoire des attaches et des biens? Le génie de Shakespeare, celui que nous reconnaissons comme un au-delà de l'histoire et des portraits du temps, n'aurait finalement eu pour ultime dessein que de nous libérer des emprises de ce monde, par la force même du spectacle et son exaltation.

Le metteur en scène fait sa lecture, interroge l'histoire – il peut, il le sait, fuir dans les artifices de la technologie et pourtant ne le fait pas. Se contentera-t-il de la magistrale puissance du verbe en figeant ses personnages sur un plateau surchargé (comme hélas trop souvent on croit devoir pétrifier les chefs-d'œuvre et se satisfaire de quelques fastes scéniques)?

Jean Asselin prend à rebours la

question de la présence et de la convention, il inscrit dans le corps de ses acteurs une grammaire excellente, non pour séduire par des prodiges d'habileté, mais pour sous-tendre le récit de tensions rythmiques et de plages de repos, qui donnent au verbe un ancrage pulsionnel sans lequel un acteur portant un texte classique n'aurait aucune crédibilité.

Là encore, le metteur en scène ne verse pas dans les clichés de la parole projetée, il n'enferme pas ses acteurs dans des enflures verbales; au contraire, on semble parfois même jouer comme à l'écran, discrètement, allant jusqu'à filtrer les voix par un synthétiseur pour atténuer tout excès de théâtralité. Toutefois, une formidable vitalité théâtrale coule de la scène vers la salle, le théâtre est là, il se montre comme tel, sans jeu de reflets, sans mirage ni doute sur la réalité.

Tous les jeux entre acteurs sont équilibrés et on est ravi de les voir disparaître et réapparaître dans la peau d'un autre rôle. D'une pièce à l'autre la curiosité du spectateur est piquée car nul ne revient dans sa figure cardinale. Tout se passe comme dans un tarot divinatoire, arcanes majeurs et mineurs se mêlent et échangent leurs effigies, pour un portrait de l'humain qui les dépasse. On altère et on se... désaltère. Tout est offert mais rien n'est donné, le public est invité à comprendre et à faire les recoupements. Une vraie leçon de dialectique!

Ainsi le spectateur devient le témoin actif d'une théâtralité saine et sans cynisme. Il y a presque du Rabelais dans ce traitement où chaque moment de jeu, chaque costu-

me ou accessoire se montre comme un signe prosaïque ordonné par un ciel ivre. De ces funestes comédies où le viol accompagne la séduction, où le mensonge courtise la flatterie, la scène renvoie les stratégies. Entre les tumultes, de troublantes zones de silence.

Récit et mise en scène démontrent magistralement l'interchangeabilité de rôles et de destins dont le pouvoir reste la demeure périssable. Tout est mobile en ces époques troublées, à l'exception du choix moral qui, en définitive, ressort de la liberté du sujet. Ainsi l'action est-elle montrée comme avatar du choix moral: Bolingbroke tue Richard II et devient Henry IV; il faut attendre son fils, le Prince de Galles, pour laver la mémoire souillée et accéder au trône par un retournement de vertu (condamnant même ses anciens compagnons de taverne, dont le truculent Falstaff), sous le nom d'Henry V. Le cycle se construit et s'agite autour



d'un centre immobile et vide: la boisson et la mort, et parfois l'amour... Joie des sens et de l'esprit, ces Shakespeare à l'Espace Libre, c'est beau et c'est rare! Courez les voir!

Voilà bientôt une vingtaine d'années que j'observe de par le monde le difficile sort des mimes. Je me crispe devant presque tous car ils manipulent pour la plupart un savoir inachevé, non du corps tronqué de la parole mais de la signification même des images du corps. Chez Asselin et son équipe, le corps est maîtrisé, il n'est pas approuvé, il est dilatation du désir et non savoir-faire, lieu de passage des pulsions et des ironies intimes de l'acteur qui se sait jouant et qui le montre avec discrétion et plaisir.

Jean Asselin est un héritier exceptionnel du maître Decroux. Servir un maître et lui survivre c'est savoir écouter non les formes de ses enseignes mais ses rebondissements, la fluidité de l'imaginaire. Dans l'orchestration de cette trilogie, les corps des rois et des vassaux deviennent l'exutoire d'une folie lucide où les mots prennent l'aura du fumier charnel qui leur a donné vie.

Transmettre cela à une quinzaine d'acteurs et faire par la cohérence de la conception une fresque fidèle de la fable relève du tour de force: une sûreté pédagogique et une incroyable ténacité. Les âmes de ces corps qui ont miraculeusement « désappris » le mime laissent un espace libre de métaphores, de transgression et de respect du champ organique de la parole.

Ces princes, courtisans, valets et femmes qui cavalaient sur la scène ne « font » pas les chevaux de

leurs talons endiablés, ils sont la chevalerie malodorante, noble, puante et fidèle aux valeurs d'un peuple de marins paysans qui s'érige en nation à coups de violence. Cette érection fondatrice, le spectacle la fait sentir tout le temps, par la complicité des acteurs entre eux, par une intelligente distribution des rôles, par une tendresse souveraine enfin qui surplombe cette leçon d'histoire et vient s'entrelacer d'une dépense physique, d'une jouissance montrée comme saine et terrible. Chacun des collaborateurs de cette entreprise semble avoir caché un poète. Sans aucune exception, il faudrait les citer tous, épilucher avec plaisir cette polyphonie paillard et sacrée.

Le dur message de cette trilogie (*Richard II, Henry IV, Henry V*): l'hégémonie britannique (*par diu...*) s'est bâti sur une chevauchée de meurtres quasi rituels et de dépossessions, pour ici et là montrer du doigt des passages vers la sagesse et vers la bonté. Le spectacle s'élève (au propre comme au figuré) au-dessus de l'histoire qu'il démonte, rempli de trouvailles vestimentaires, d'ingéniosité dans le bricolage des accessoires et d'un impeccable dispositif scénique, tout à fait fidèle à la convention élisabéthaine, en éperon et en hauteur.

Dans cette fresque tout anglais, entendre parler le français dans la traduction de Victor Hugo donne curieusement le sentiment d'être vraiment dans l'Angleterre du temps, et à cause de cela d'être aussi n'importe où, partout. □

SERGE OUAKNINE
Professeur à l'UQAM. Auteur et metteur en scène.